

quents en faisant le bien. Pourquoi les plus méchants le seraient-ils en faisant le mal. Je le soupçonne, en outre, d'avoir voulu vous effrayer par des menaces d'une exécution difficile ou impossible. Maintenant que sir Percival est mort, maintenant que mistress Catherick est libre de tout contrôle, je doute qu'il puisse nous tourmenter beaucoup à l'aide du propriétaire de l'hospice. Mais poursuivons. Qu'a dit le comte à mon sujet ?

— C'est en dernier lieu qu'il a été question de vous. Ses yeux alors se sont éclairés et ont pris une expression plus dure ; son attitude est redevenue ce que je l'avais vue autrefois, ce mélange d'impitoyable résolution et de raillerie vantarde qui le rend si difficile à pénétrer : "Mettez M. Hartright sur ses gardes, me disait-il, du ton le plus hautain qu'il puisse prendre. Il a affaire, maintenant, à un homme de tête, à un homme pour qui les lois et les conventions sociales sont tout bonnement matière à chiquenaudes . . .

Qu'il n'essaye donc pas de se mesurer avec moi. Si mon regrettable ami avait voulu prendre mes conseils, c'est le cadavre de M. Hartright qui aurait fourni matière à l'enquête du coroner. Mais mon regrettable ami avait la tête dure. Voyez, cependant, je porte son deuil. Ce crêpe vulgaire est l'interprète de regrets que j'invite M. Hartright à respecter. Ils pourraient se transformer en des haines incommensurables, s'il se hasardait à les troubler. Satisfait de ce qu'il a obtenue et de ce que pour l'amour de vous je ne veux pas lui contester, qu'il sache s'en tenir là ! Dites-lui (en lui faisant mes compliments) que s'il me force à sortir de mon repos, c'est avec Fosco qu'il lui faudra se débattre : Ma chère lady, bien le bonjour ! . . .

Ses yeux d'un gris froid, s'arrêtèrent sur mon visage ; il ôta solennellement son chapeau, — s'inclina devant moi, tête nue et me laissa là.

— Eh ! quoi ? sans revenir sur ses pas sans rien ajouter à ses paroles d'adieu ?

— Au coin de la rue il se retourna, m'envoya un salut de la main, et ensuite la posa sur son cœur, par un geste dramatique. A partir de ce moment, je le perdis de vue ; il disparut, tournant le dos à notre maison, et je revins, en courant, trouver Laura. Mais, avant même d'être rentrée, j'avais décidé qu'il fallait partir. Maintenant que le comte la connaissait, notre maison (plus spécialement en votre absence) devenait, au lieu d'un asile, un endroit fort périlleux. Si j'eusse été bien assurée de votre retour, j'aurais peut-être risqué de vous y attendre. Mais je n'étais certaine de rien, et j'ai dû agir sous l'impulsion du moment.

Vous aviez parlé, avant de nous quitter, de nous transporter dans un quartier plus tranquille et au sein d'un air plus pur dans l'intérêt de la santé de Laura. Je n'eus donc qu'à lui rappeler ces paroles, à lui suggérer l'idée de vous surprendre et de vous épargner de l'embarras en opérant cette translation pendant votre absence, pour lui faire partager mon envie de déménager au plus vite. Elle voulut m'aider elle-même à mettre en paquets tous vos instruments de travail, et à les ranger ici dans votre nouvel atelier.

Nous partîmes après la tombée de la nuit, nous arrivâmes ici sans avoir été le moins du monde observées. Ai-je bien agi, Walter ? ai-je justifié votre confiance en moi ?

Je mis dans ma réponse toute la chaleureuse reconnaissance que je ressentais. Mais tandis que je parlais, j'observai sur sa figure une inquiétude persistante ; et la première question qu'ensuite elle m'adressa fut relative au comte Fosco.

Elle parlait d'une voix plus faible, ses gestes étaient hésitants, ses regards interrogeaient les miens avec une crainte palpitante, lorsqu'elle me demanda ce que je pensais du message du comte, et ce que j'entendais faire, à présent que ce message m'avait été transmis.

— Depuis mon entrevue avec M. Kyrle,

il ne s'est pas écoulé, Marian, beaucoup de semaines. Au moment où nous nous séparions, lui et moi, les dernières paroles que je lui fis entendre, au sujet de Laura, furent celles-ci :

"La maison de son oncle s'ouvrira pour la recevoir, en présence de tous ceux qui suivirent jusqu'au tombeau les funérailles trompeuses ; le mensonge qui constate sa mort sera publiquement effacé de la pierre funéraire, par ordre du chef de famille ; et les deux hommes qui lui ont infligé un tort si grave me rendront compte, à moi de leur crime, puisque la justice qui siège dans les tribunaux se montre impuissante à les poursuivre."

Un de ces hommes est déjà soustrait ici-bas, à toute atteinte, mais l'autre survit ; ma résolution survit aussi . . .

Ses yeux brillèrent, son teint s'anima. Elle n'ouvrit pas la bouche ; mais je vis sur son visage qu'elle sympathisait avec moi très-complètement.

— Mais avant de jouer nos dernières cartes, il faudrait, Marian, que ma position vis-à-vis de vous et vis-à-vis de Laura fût plus forte qu'elle ne l'est maintenant . . .

Elle s'appuya contre moi, me regardant avec surprise.

— Comment peut-elle devenir plus forte ? demanda-t-elle.

— Je vous le dirai, lui répondis-je quand le temps sera venu ; il ne l'est pas encore et peut-être ne viendra-t-il jamais. Je n'en parlerai peut-être jamais à Laura, et pour le présent, il faut que je me taise, même vis-à-vis de "vous" jusqu'à ce que je sois certain que je puis m'expliquer honorablement et sans nuire à personne. Quittons ce sujet, il en est un autre qui réclame plus impérieusement notre attention. Vous avez tenu Laura, et par ménagement pour elle, dans l'ignorance de la mort de son mari . . .

— Oh ! Walter ! il se passera longtemps à coup sûr, avant que nous puissions la lui révéler.

— Non, Marian : mieux vaut la lui annoncer dès aujourd'hui que de hasarder quelque accident qui, sans que nous ayons pu l'empêcher, la lui ferait connaître dans l'avenir et d'une manière inattendue. Épargnez-lui tous les détails ; mettez-y toute sorte de ménagements, mais dites-lui qu'il n'est plus.

— Vous avez sans doute, Walter, outre la raison que venez de me dire, quelque motif pour souhaiter qu'elle sache la mort de son mari.

— C'est vrai.

— Une raison se rattachant à ce sujet que nous ne devons pas traiter encore ? . . . et dont, peut-être, Laura n'entendra jamais parler ? . . .

Elle insista sur ces derniers mots d'une manière significative. J'y insistai de même, en lui répondant affirmativement.

Son visage pâlit ; pendant un moment elle arrêta sur moi un long regard où s'exprimaient à la fois un intérêt mélancolique, et un peu d'embarras. Une tendresse inaccoutumée frémissait dans ses yeux noirs et atténuait la coupe rigide de ses lèvres, tandis qu'elle jetait un regard furtif sur le fauteuil vide où s'asseyait naguère la chère compagne de toutes nos joies et de tous nos chagrins.

— Je crois comprendre, dit-elle, et je pense, en effet, que je lui dois, ainsi qu'à vous, Walter, de lui apprendre la mort de son mari . . .

Elle soupira, et pendant un instant, garda ma main serrée dans la sienne ; puis la laissant aller brusquement, elle quitta la chambre. Dès le lendemain, Laura sut qu'elle était libre, elle sut que l'erreur et le malheur de sa vie étaient à jamais ensevelis dans la tombe de cet homme.

Peu à peu, nous reprîmes notre vie habituelle ; je revins à ce travail quotidien qu'avait interrompu mon voyage dans le Hampshire. Notre nouvelle résidence nous coûtait plus cher que l'appartement